Plan Urbanisme Construction Architecture

ATELIER DE SOCIOLOGIE

Modes de vie traditionnels et modernisme dans l'habitat en Guyane

octobre 2002

Jeanne Bianchi

SOMMAIRE

INTRODUCTION

I. MODES D'HABITER TRADITIONNELS

A. Organisations sociales et spatiales

1. Chez les Amérindiens
2. Chez les Noirs - Marrons
3. Rapport collectif à la terre

B. La maison : technique de construction et usages

1. Organisation intérieure et usage du bâti
2. Techniques de constructions traditionnelles

II. MODERNISME ET EVOLUTION DES MODES D'HABITER

A. Désorganisation spatiale et déstructuration sociale

1. Confrontation brutale avec la civilisation occidentale
2. Transformation du cadre de vie
3. La ville : attirance et dépendance

B. La maison : évolution des techniques et des usages

1. Modernisme dans la construction de logement
2. Nouvelles techniques et problèmes qui en découlent

III. SYNCRETISME ENTRE TRADITIONS ET MODERNITE

A. Restructuration sociale et spatiale

1. Essai de conservation d'une forme d'organisation sociale adaptée à la modernité
2. Sauvegarde du lien social

B. Adaptation des techniques de construction aux modes d'habiter actuels

1. Recherche de matériaux et de techniques adaptés aux besoins d'aujourd'hui
2. Avancées difficiles de l'hygiène

C. Apprentissage de nouveaux modes de vie entre traditions et modernisme

1. Apprentissages techniques indispensables
2. Appropriation d'un nouvel habitat

CONCLUSION

BIBLIOGRAPHIE

INTRODUCTION

La Guyane est un des quatre Départements d'Outre-Mer français. Petit bout de France incrusté dans le continent sud-américain, elle est terre de métissage. Ce territoire, qui accueille en effet des populations plus qu'hétérogènes, est couvert à près de 90% par la forêt amazonienne. C'est donc sur le littoral que se concentre tout naturellement la grande majorité des habitants de ce DOM, et en particulier dans les trois « grandes » villes que sont Cayenne, Kourou et Saint-Laurent-du-Maroni (la préfecture, la ville du centre spatiale, et la sous-préfecture). Les Créoles sont les plus nombreux sur la côte qui est aussi le lieu de résidence privilégié des métropolitains, qu'ils soient représentants de l'Etat ou scientifiques, et des autres occidentaux. Les habitants de l'intérieur sont beaucoup moins nombreux, ce sont en majorité des Amérindiens (populations autochtones) et des Noirs-Marrons (descendants d'esclaves africains enfuis des plantations de la côte). Mais depuis les années 70 et le Plan Vert, des communautés H'mongs venant d'Asie se sont installés dans la forêt, plus ou moins bien accueillies par les populations Amérindiennes et noires-marronnes. Ces dernières habitent traditionnellement le long des fleuves, et de plus en plus le long des routes. Beaucoup, attirés par la perspective d'un salaire et d'une vie meilleure s'en vont vers la ville. Cette migration peut être temporaire (quelques mois dans l'année), mais bien souvent elle est définitive. Cet afflux de population dans les centres urbains du littoral vient grossir les rangs des sous-locataires de logements minuscules et souvent insalubres, et, dans le pire des cas, des habitants des bidonvilles.

Ces populations amérindiennes et noires-marronnes, qu'elles soient parties pour la ville ou restées dans la forêt, sont les plus vulnérables. Leurs modes de vie traditionnels sont en pleine évolution vers une modernisation et une occidentalisation de plus en plus poussées. Dans ce phénomène, le bâti occupe une place de choix. Il est tout à la fois cause et conséquence de la transformation du mode de vie. Conséquence, par exemple, d'une monétarisation trop rapide de sociétés qui n'y étaient pas du tout préparées et qui n'avaient jusqu'à il y a peu quasiment aucun contact avec l'économie de marché, conséquence aussi du fort désir de « calquer » le mode de vie occidentale… Et en même temps cause, parce que partiellement responsable du bouleversement de l'organisation spatiale, de la disparition des cadres sociaux traditionnels, du changement du rapport à autrui.

Le bâti et en particulier le logement joue donc un rôle important dans la vie de ces communautés amérindiennes et noires-marronnes chez qui les modes d'habiter sont en pleine mutation. C'est ce phénomène que nous étudierons dans le présent document.

Ainsi, nous nous concentrerons sur ces deux populations, ce sont elles qui présentent le plus de problèmes au glissement de la tradition au modernisme dans l'habitat. Les Créoles, issus du métissage des métropolitains et des esclaves africains et vivant sur le littoral sont, de fait, plus « ouverts » aux influences que nous appellerons occidentales. Ils n'en souffrent donc pas aussi fortement. Nous avons ainsi fait le choix des populations les plus en prise avec le problème soulevé : les Amérindiens et les Noirs-Marrons.

Le fondement de ces problèmes réside dans la brutalité de cette évolution. Il y a quelques décennies ces communautés vivaient encore en autarcie presque totale. La confrontation avec le mode de vie et en particulier le mode d'habiter occidentale (avec pour intermédiaire principal la culture créole, elle-même très occidentalisée comme nous l'avons vu précédemment) a été brutale dans le sens où ces populations n'ont pas eu assez de recul par rapport à ces influences nouvelles. Ils se sont ainsi construit une idée très occidentale du confort et de la modernité, et qui n'est, en général, pas du tout adapté au climat et aux modes de vie. Les Amérindiens et les Noirs-Marrons essayent donc spontanément de transformer

leur habitat à l'image des constructions du littoral : toit en tôle, espace fermé, cuisine intérieure…La transformation du bâti précède souvent la réflexion sur l'adaptation, c'est donc par l'usage que les habitants prennent conscience de l'inadéquation de leur logement et de leur mode de vie. Il faut bien dire que l'administration a rarement montré le bon exemple par le passé. Beaucoup de logements de fonction, d'écoles, de dispensaires, de logements sociaux construits jusqu'au début des années 1980 sont ainsi très mal conçus, souvent à cause de l'application de normes et de règles métropolitaines voire européennes qui ne prennent pas du tout en compte les spécificités d'un climat tropical humide et des différentes ethnies guyanaises.

On ne peut pas s'étonner de cet attrait soudain pour une vie plus confortable et moderne. Il faut, en effet, leur permettre d'accéder à la salubrité et à un minimum de confort, mais il faut mener une réflexion, si possible préalable (mais le plus souvent lorsque l'évolution est déjà bien entamée), sur les compromis possibles entre modernité et traditions, sous peine d'une perte de tous leurs repères qui ne seraient que difficilement remplacés par un nouveau mode de vie dont il faudrait tout apprendre.

Nous verrons donc, tout d'abord, les modes d'habiter traditionnels qui étaient adaptés au climat et aux modes de vie qui y étaient fortement liés. Cette première partie est traitée au présent de l'indicatif pour une question de clarté. Bien souvent, ces modes d'habiter ont beaucoup évolué vers une uniformisation pas toujours bénéfique, c'est ce que nous étudierons dans un deuxième temps. Cette transformation de l'habitat et donc des modes de vie doit beaucoup au modernisme, c'est-à-dire au désir de modernité des Guyanais eux-même, mais aussi de l'administration française qui espère développer le département par des opérations et des expériences plus ou moins heureuses. Nous essayerons, enfin, de voir les solutions proposées plus cohérentes qui apparaissent depuis une quinzaine d'années : il faut arriver à concilier demande de modernité, réel confort et conservation d'un minimum de cadres traditionnels pour éviter la perte brusque de tous les repères, le tout accompagné par un apprentissage de nouveaux modes de vie et d'habiter issus du mariage de la tradition et de la modernité.

1. MODES D'HABITER TRADITIONNELS

A. Organisations sociales et spatiales

1. Chez les Amérindiens

Les Amérindiens sont les « premiers » habitants de Guyane, les colons, en arrivant, les ont repoussés vers l'intérieur des terres, où ils sont encore. Cette population n'est pas une entité : elle est composite. Les Amérindiens appartiennent en effet à différentes tribus dont les Wayampi et les Emerillon qui vivent plutôt du côté de l'Oyapock, le fleuve séparant la Guyane du Brésil ou encore les Wayana qui eux se sont installés sur le Haut-Maroni. Chaque ethnie a ses propres coutumes et surtout son propre mode d'habiter. Cependant, on retrouve de nombreux points communs et l'étude d'un groupe peut nous aider à comprendre les désirs et besoins de beaucoup d'Amérindiens guyanais, tout en gardant à l'esprit que des disparités peuvent survenir et qu'une étude précise sur la population concernée est obligatoire lors de la conception d'un projet sur un site précis.

Les Indiens Wanapa du Haut-Maroni peuvent ainsi être pris en exemple dans le cadre de cette étude.

Chez les Wanapa, le père s'occupe de ses enfants et la filiation patrilinéaire est privilégiée ; malgré cela le mari dans l'union endogame doit aller habiter dans la parenté maternelle de sa femme. Ainsi, ce sont les matrilignages qui se trouvent rassemblés dans l'espace du village. La famille est donc étendue et se compose d'une femme, de son mari, de ses filles et gendres, des enfants de ses filles et de ses fils non mariés. Le village, de forme circulaire, regroupe l'ensemble de ces unités familiales. Au centre se trouve un grand carbet communautaire rond : le *tukusipan.* Cette disposition de l'espace, selon J.M.Hurault, serait l'héritage d'une époque où tout le village occupait une seule case ronde, les familles se répartissant l'espace. Beaucoup d'unités villageoises ne comptent, encore aujourd'hui, qu'une famille élargie.

Traditionnellement chaque village est administré par un chef, le *tamusi,* secondé par l'*empatakai.* C'est le chef qui est sensé fonder le village et l'organiser mais il ne fait souvent que conseiller, car chez les Wanapa tous les hommes sont égaux.

Les villages amérindiens sont peu stables et ont souvent tendance à se fractionner. Semi-nomades, ils se déplacent en général tous les six ou sept ans. Les causes de l'abandon du site initial peuvent être multiples : épuisement des terres agricoles qui entourent le village (les abattis), décès ou maladies trop fréquentes, mésentente de membres du village…

La rivière est un élément très important dans un village amérindien, c'est là où l'on se lave, où l'on pêche, c'est la seule voie de circulation et permet donc aussi l'échange avec les autres villages du voisinage. Ce rapport à la rivière est le même chez les Noirs-Marrons.

2. Chez les Noirs-Marrons

Les Noirs-Marrons, issus de populations africaines très diverses, n'ont pas reconstitué leurs formes antérieures de culture. Ils sont à l'origine de véritables créations sociales fondées sur l'amalgame de traits culturels africains influencés par les institutions coloniales qui ont pesé sur leurs ancêtres

Ils vivent traditionnellement dans la forêt où ils cohabitent généralement sans problème avec les Amérindiens. Comme eux, ils font partie de différents « groupements » : les Boni, les Djuka, les Paramaka qui se sont installés le long du Maroni, les Saramaka qui ont souvent préféré le littoral… ce qui signifie que chaque communauté mérite une étude particulière, mais que l'on retrouve de très nombreuses coutumes communes. Ce sont les Boni du Maroni que nous prendrons ici comme exemple.

Au contraire des sociétés amérindiennes, celles des Noirs-Marrons suivent le principe de filiation matrilinéaire : la mère transmet la parenté et forme avec ses enfants l'unité économique de base du village. Chaque lignage constitue souvent un village à lui seul mais lorsqu'il devient trop important, une partie des villageois peut aller s'installer à proximité, formant ainsi une seconde formation indépendante mais toujours très liée à la première.

Le village se divise en différentes zones, chacune occupée par une unité matrilinéaire que l'on appelle le *mamapiki* et qui se compose de la mère et des enfants, des oncles et tantes maternels, de leurs enfants, de la grand-mère et des cousins et cousines maternels. Un *mamapiki,* qui peut être aussi un village à lui seul, forme une unité sociale à part entière occupant un *pisi* de forme circulaire dont le centre est la maison de l'aïeule fondatrice et la cuisine communautaire. Les cases y sont peu éloignées les unes des autres (environ 4 mètres). Il n'y a pas de séparation géographique entre les *mamapiki* car toute division de cet ordre pourrait altérer le système de parenté classificatoire qui considère que tous les hommes et les femmes séparés par un même nombre de générations de la grand-mère fondatrice s'appellent frère et sœurs.

Il existe aussi une organisation spatiale des cultes. Ainsi on trouve dans chaque village, voire dans chaque groupe, si le village regroupe plusieurs clans : une chapelle pour chaque type de divinité, un carré de terre plantée de deux branches formant un T qui sert au culte des ancêtres et un carbet mortuaire où les morts sont veillés avant d'être enterrés.

3. Rapport collectif à la terre

Il est impossible de parler de notion de propriété telles qu'elle existe dans le droit positif français chez les Amérindiens et les Noirs-Marrons, qu'il s'agisse de propriété du bâti ou du terrain. Il n'existe, en effet, pas de droit coutumier ayant trait à l'habitat. La terre est à celui qui la défriche et se construit une maison dessus. Les Amérindiens sont, pour leur part, parfaitement capables de délimiter leurs territoires, y compris en ce qui concerne les zones de chasse, mais les terres appartiennent au village ou au clan. D'ailleurs l'exploitation des terres agricoles se fait collectivement. Les problèmes fonciers comme l'apparition du concept de propriété ou la division en parcelles des terrains sont apparus avec l'évolution des modes de vie. Ces questions ne peuvent être développées ici par manque de temps.

B. La maison : techniques de construction et usages

1. Organisation intérieure et usage du bâti

Le carbet amérindien ne possède pas de cloison et les portes de la case noire-marronne ne sont fermées que la nuit. La maison est donc un espace ouvert sur l'extérieur dans les deux cas, du moins pendant la journée. Les habitations comportent en général deux espaces, l'un servant de chambre à toute la famille, l'autre étant une « pièce » de jour, un foyer y permet la préparation et la prise des repas. Cet espace est généralement à rez-de-sol, soit sous la pièce commune si c'est un carbet sur pilotis, soit dans une autre construction à proximité.

Chez les Wayana, on peut ainsi trouver des carbets de forme ovale ou ronde surmontés d'un toit conique. A l'étage, des hamacs sont accrochés autour d'un foyer, le bas est réservé à la vie diurne. Il existe aussi un carbet cuisine communautaire qui est une petite maison sans paroi destinée à la confection des repas, il constitue un lieu de sociabilité privilégié pour les femmes du clan.

La maison des Indiens Arawak de Sainte Rose de Lima (Matoury) se divise aussi en deux pièces distinctes. La partie avant est le domaine des hommes, et celle de derrière, là où se trouve le foyer, est celui des femmes. Un petit carbet, vraisemblablement communautaire, est utilisé pour la cuisine.

Les Noirs-Marrons connaissent traditionnellement la notion de pièce au contraire des Amérindiens mais le volume habitable est très petit, la plupart des activités domestiques se déroulant dans les espaces communs de voisinage. La maison traditionnelle est composée d'un seul volume divisé en deux par une cloison. La partie avant sert d'espace de rangement et de vestibule en même temps, la partie arrière est une chambre à coucher, les hamacs en sont le seul mobilier. Dans les cases sur pilotis, le rez-de-sol sert de cuisine et de lieu de réception. On y trouve souvent des hamacs et des bancs, lorsque la maison est de plain-pied, c'est un auvent qui remplit ces fonctions. Ici aussi un carbet communautaire appartenant au *mamapiki* sert de cuisine et abrite un foyer et des platines à couac. Les femmes et les enfants y passent beaucoup de temps dans la journée.

Ces constructions, qu'elles soient amérindiennes ou noires-marronnes, sont aussi adaptées au climat et donc aux modes de vie qui en découlent.

2. Techniques de construction traditionnelles

Que ce soit chez les Amérindiens ou les Noirs-Marrons, qu'ils vivent dans l'Oyapock, dans le Haut ou le Bas-Maroni ou encore près du littoral, chaque ethnie a utilisé pour bâtir ce que lui offrait le milieu. Quasiment toutes les constructions sont donc en bois.

Le bâti est adapté à la morphologie des habitants. Les membres de certaines ethnies amérindiennes ne dépassant pas 1,60 m pour les hommes et 1,45 m pour les femmes, les hauteurs sous plancher dans le cas des carbets sous pilotis sont donc de 1,70 m à 1,80 m, ce qui permet d'aménager des espaces de rangement accessibles sachant que presque tout est suspendu. Quant aux dimensions horizontales, elles doivent leur origine à la taille des hamacs, ainsi une largeur de 3 m à 3,50 m est ce qu'il y a de plus courant.

La construction est également bien adaptée au climat. Très souvent, le niveau supérieur bénéficie d'une ventilation maximum, le pignon n'a guère besoin d'une protection du fait de l'implantation tenant compte de la direction des vents dominants et du régime des pluies. Il est à noter que des débords de toiture importants amènent à une excellente protection aux intempéries. Les pentes de ces toitures étant peu accentuées, les hauteurs à l'égout réduites et les feuilles de waï, servant de couverture, ne favorisant pas la prise de vitesse de l'eau, l'impact de la pluie sur le sol est limité, d'où la maîtrise de l'érosion autour de la maison.

Chez les Amérindiens de l'Oyapock (des Wayampi et des Emerillon), la structure de la maison est toujours faite de bois rond assemblé par des lianes. Les essences les plus couramment utilisés sont le mécoua (imputrescible et résistant aux insectes, il est employé comme poteaux directement plantés dans le sol), le mamayawé (plus léger et de grande longueur, il permet de faire des solives et des pannes faîtières solides) et le wasaï (refendu, il est utilisé dans la confection de planchers), les couvertures étant faites en feuilles de waï. Le waï, très léger, ne nécessite qu'une charpente qui ne l'est pas moins et l'utilisation de bois de très faible diamètre, donc flexibles, permet une grande liberté de forme. Ainsi, il est possible de trouver des toits en ogive dans le cas du « carbet tatou » ou des carbets communautaires au plan rectangulaire avec absides.

Les Wayana du Haut-Maroni n'ont pas un seul type de construction mais le mode de construire est assez semblable de celui des Amérindiens de l'Oyapock. Cependant, des différences de technique et de volumétrie du bâti particularisent le savoir-faire de chaque ethnie. Ainsi, les Wayana font des carbets proches de ceux des Wayampi, avec des toitures en absides ; mais le plan de la maison étant ovale et non pas rond, la charpente doit être plus élaborée. Les essences de bois utilisées ne sont pas les mêmes, mais elles présentent des caractéristiques mécaniques semblables. Le wacapou remplace le mécoua pour les poteaux, le meïcolowéwé se substitut au mamayawé pour la charpente et les ligatures se font aussi de manière différente.

Les Arawak installés près du littoral utilisent, quant à eux, du balhadan pour les pannes principales et du alhalha pour les pannes secondaires et les chevrons. Cette structure repose sur un toit en feuilles de palmier timiti. La fumée du feu toujours allumé dans le carbet laisse une fine pellicule marron qui les protégent. La durée de telles maisons est d'environ une quinzaine d'années.

Traditionnellement la maison Boni peut être de trois types. Dans les zones non inondables, la maison est de plein-pied sans paroi latérale, le toit descendant jusqu'au sol. La porte est souvent peinte et ornée d'objet fétiche évoquant la qualité de l'habitant. Plus récemment, des cases ont été faites avec des cloisons en planches, elles sont peu décorées. Le troisième type de construction est sur pilotis, le plancher étant à 1,70 m du sol. La partie inférieure est souvent prolongée d'un auvent qui permet de se tenir au frais dans la journée. La charpente est très proche de celle des carbets Amérindiens, cependant les différentes pièces sont assemblées par des chevilles et non plus par des lianes. Les méthodes de constructions s'apparentent plus à celles des Amérindiens qu'à celles rencontrées en Afrique. La terre est par exemple très peu utilisée par les Noirs-Marrons, c'est le bois qui constitue l'élément fondamental de l'art de bâtir. Les maisons sont traditionnellement très décorées. Peintes, marquetées, et sculptées, les façades sont le support de motifs géométriques dont la femme est la source d'inspiration privilégiée. La maison ne possède pas de dépendance car les récoltes et le matériel agricole restent dans des petits carbets construits sur l'abattis.

TRANSITION : Ces modes d'habiter traditionnels ont aujourd'hui bien évolués, certaines coutumes qui régissaient l'organisation spatiale ont même presque disparues. Ces

populations qui vivaient quasiment en autarcie jusqu'aux années 1960, ont été mis en contact avec la société très occidentalisée des Créoles et celle encore plus en décalage des occidentaux eux-mêmes. L'attirance pour ce mode de vie qui paraît plus «confortable» entraîne certaines dérives de la part de ces ethnies de moins en moins isolées quand ce n'est pas des erreurs commises par l'administration soucieuse pendant longtemps d'appliquer des normes et des règles non adaptées aux spécificités locales.

2. MODERNISME ET EVOLUTION DES MODES D'HABITER

A. Désorganisation spatiale et déstructuration sociale

1. Confrontation brutale avec la civilisation occidentale

Avant le 17 mai 1969, l'intérieur de la Guyane avait un statut bien particulier qui admettait l'exercice des pouvoirs coutumiers. Sous le nom de Territoire de l'Inini (crée en 1930), cet espace bénéficiait d'une grande autonomie, dans le sens où ayant plutôt un statut de protectorat, il n'avait pas à appliquer les lois françaises. Les villages de l'intérieur ont donc longtemps bénéficié d'une indépendance de fait. A partir de cette date un décret divise la zones en communes. Le but de cette décision gouvernementale est l'assimilation de la population à l'Etat nation et le développement de la région par l'agriculture, l'exploitation forestière et le tourisme diffus. Les conséquences les plus directes en furent l'incorporation dans le système d'Etat civil, la non-reconnaissance du système matrilinéaire et des droits de propriété, l'individualisation juridique. C'est une intégration forcée dans la société occidentale.

L'implantation du système administratif communal sur le territoire de l'Inini va entraîner une désagrégation rapide des sociétés et cultures traditionnelles. Les villages prospères se sont vidés au profit des nouveaux centres administratifs.

Depuis 1969, l'assimilation de ces régions intérieures a ratifié le passage des communautés libres noires-marronnes et amérindiennes au statut de « minorité ethnique » dépendantes des structures administratives et politiques de l'Etat français. Ce changement de statut civil donnant la nationalité française aux habitants de la forêt, leur a aussi permis de toucher des aides de toutes sortes (allocations familiales, aides aux personnes âgées puis RMI…) qui ont introduit l'argent dans des sociétés qui ne connaissaient que le troc. Cette monétarisation a permis l'achat de canots et de moteurs, ce qui a facilité considérablement les déplacements et, par cette voie, accéléré les changements dans les modes de vie. Les Amérindiens et les Noirs-Marrons ont donc été confrontés à des types et des procédés de fabrication d'un habitat plus durable, et à des modes d'habiter liés à une notion de confort.

Des changements importants eurent lieu en ce qui concerne la scolarisation, l'accès aux soins, l'arrivée d'un certain confort comme des points d'eau potable dans les villages et même parfois de l'électricité. Tout cela a, entre autres, contribué à la sédentarisation progressive de ces communautés.

Mais la confrontation avec le mode de vie occidental aussi entraîné le désir d'une vie nouvelle et meilleure, amenant beaucoup d'hommes voire de familles entières à quitter le clan pour le mirage de la ville. En allant grossir les bidonvilles du littoral, ils participent à la désorganisation sociale par la disparition progressive de l'endogamie et de la matrilocalité.

2. Transformation du cadre de vie

A partir de la fin des années 1960, l'influence administrative a commencé à transformer profondément ces villages : un certain nombre de sites furent équipés ou même créés pour devenir des centres administratifs, sanitaires et scolaires. Les anciennes clairières d'habitat, entourées par la forêt dense et entretenue par l'essartage manuel des terres agricoles, ont laissé place à des paysages ouverts. Les sols ont été mis à nu par un défrichement mécanique et un abattage massif de la forêt alentours, et comme ils sont naturellement pauvres en région tropicale, et particulièrement sensibles à l'érosion due aux violentes précipitations, ces destructions semblent irréversibles.

La forme du village traditionnel tend à disparaître, en tous cas pour les gros bourgs. Le mode d'implantation devient diffus, par exemple à Pompidouville sur les berges du Maroni. Le village Boni d'Apatou coincé entre les parcelles de la gendarmerie, des écoles religieuses, les terrains de sport et un lotissement de logements de fonction a aussi perdu son organisation traditionnelle.

Les opérations de construction de logements sociaux, souvent conçues sans étude préalable de la culture et du mode de vie des habitants, ont considérablement perturbé l'organisation sociale de chaque communauté touchée.

Ces transformations ont donné aux habitants le goût de la modernité, ou en tous cas, de ce qui leur paraît moderne. Et cela, malgré leur mécontentement concernant certains points, comme par exemple le manque de carbets communautaires, et les aberrations de conception que nous verrons dans la partie suivante. Le mode de vie et en particulier le mode d'habiter « occidental » attire, en effet, beaucoup ces communautés de l'intérieur. La notion de confort est apparue il y a peu, elle est accompagnée de nouveaux besoins, l'eau courante et l'électricité dans chaque unité d'habitation, des sanitaires… Les notions d'intimité et de propriété ont aussi vu le jour dans les ethnies amérindiennes et noires-marronnes. Les espaces clos sont de plus en plus courants, des barrières délimitent des parcelles, les maisons se ferment à clefs…

Une autre chose a participé à la dégradation de l'organisation spatiale traditionnelle, c'est l'apparition de « l'assistanat ». En effet, le fait de percevoir des aides financières que se soit le RMI, les allocations familiales ou les aides aux handicapés, à créer une attente. La politique de résorption de l'habitat insalubre ou la construction massive de HLM, ont été intégrées par les Noirs-Marrons et les Amérindiens comme des choses qui leur sont dus. Ainsi, les jeunes couples construisent beaucoup moins leur maison d'eux-mêmes, ils attendent patiemment chez les parents de la jeune fille l'arrivée du « logement-cadeau ». La situation amène à un surpeuplement des logements existants, alors que ceux-ci sont souvent entourés de surfaces constructibles. De la même manière, de nombreux propriétaires de constructions détériorées demandent leur réhabilitation par les services de l'Etat.

L'« individualisme » est aussi une notion nouvelle pour ces ethnies pour qui la base de toute l'organisation spatiale était le clan. Le fait de recevoir les aides telles le RMI à titre individuel, et l'apparition de la radio et même parfois de la télévision ont beaucoup joué dans ce sens. Désormais, les jeunes ne construisent plus forcément leur carbet près de celui des parents de la jeune mariée, et les couples se forment de plus en plus en dehors du clan. Les concepts d'endogamie et de matrilocalité, fondamentales dans l'organisation spatiale et donc sociale de ces communautés, reculent énormément face à cette « montée de l'individualisme ».

3. La ville : attirance et dépendance

Beaucoup d'Amérindiens et de Noirs-Marrons choisissent d'émigrer vers la ville. Les trois grands centres urbains du littoral, ainsi que certains centres administratifs comme Maripasoula, voient le nombres des membres de ces populations augmenter rapidement. Allant grossir les bidonvilles proches de ceux des Haïtiens, Brésiliens et autres étrangers, ils perdent presque tous leurs repères sociaux. A Maripasoula, comme dans les grandes villes du littoral, l'implantation des migrants se fait par « quartier ethnique » périphérique et sur le mode du squatte foncier.

A Kourou, le village des Noirs-Marrons, qui ont participé à la construction de la base spatiale, s'est établi sur un site marécageux et fréquemment inondé où les migrants continuent de s'installer. Ce village, principalement Saramaca, ne possédait aucun équipement en 1991, date d'un certain *Bilan Diagostic Pré-DSQ (Développement social des quartiers)*. Les réseaux d'eau et d'électricité étaient plus que sommaires et surtout, il n'y avait pas de systèmes de drainage des eaux de pluie et d'évacuation des eaux usées. Les maisons, construites par les habitants eux-mêmes, étaient sur pilotis. La forte occupation des sols n'empêchait pas que l'espace extérieur soit bien entretenu par la population, qui en avait fait le lieu du lien social. Mais la plupart des actifs étaient au chômage.

Sans travail, ayant perdu l'appui de son clan et ayant droit à des aides seulement si tous ses papiers sont en ordre, l'habitant de ce quartier de Kourou est un peu désœuvré. La poussée de la petite délinquance et de la toxicomanie sont deux conséquences graves de cette situation. Le problème est quasiment le même dans le village amérindien de Kourou. Ces communautés se retrouvent entre elles face à la masse des autres habitants de la ville. Et bien que les nouveaux migrants s'installent dans le village amérindien ou Saramaca, rejoignant ainsi des gens de la même origine qu'eux, les organisations claniques sont vraiment mises à mal puisque ne sont présent à Kourou que quelques membres des clans, les autres étant restés au village.

Les procédures de relogement ne bénéficient qu'aux populations les plus défavorisées, certains préfèrent donc vivre dans un bidonville en voie de restructuration même s'ils ont les moyens de se trouver une ou deux pièces en sous-location, le quartier d'habitat spontané passe du statut de lieu de l'exclusion à celui de tremplin vers l'intégration urbaine. Cela rejoint les effets pervers de l'assistanat que nous avons mentionné précédemment.

Les enfants élevés en ville n'apprennent plus les anciennes techniques de pêche de chasse, ni comment cultiver la terre. Ils deviennent dépendants du travail salarial pas ou très peu qualifié (l'échec scolaire endémique pèse sur les deux communautés dont la langue maternelle n'est pas le français).

B. La maison : évolutions des techniques et des usages

1. Modernisme dans la construction de logements

Les constructions amérindiennes et noires-marronnes traditionnelles sont extrêmement bien adaptées au climat et aux modes de vie des habitants, le seul point faible de ces maisons est le manque de pérennité. Lorsque ces populations étaient encore

nomades, les constructions n'avaient pas à tenir plus d'une dizaine d'années. Ces populations se sont sédentarisées pour la plupart. N'ayant aucune notion d'entretien du bâti, elles laissent leurs maisons se dégrader et colmatent, quand elles le peuvent, avec des matériaux qui ont l'aura de la modernité (tôle pour les plus « riches », bâche pour les autres). Les nouvelles constructions ne sont quasiment plus couvertes de feuilles de timiti ou de waï, que l'on trouve d'ailleurs de plus en plus rarement aux abords des villages, ce sont les bardeaux de wapa, et surtout la tôle qui les remplacent. On trouve un désir très fort de remplacer la matière végétale, et surtout le bois symbole d'habitat misérable. Dans le Haut Oyapock, des subventions avaient été mises à la disposition par la DRE de ceux dont le logement avait une couverture en waï déficiente, il a été proposé aux habitants d'être rémunérés pour effectuer la réparation à l'identique. Ces derniers ont rejeté la proposition, tout en faisant une demande de tôle qui leur a été refusé puisque n'entrant pas dans le cadre de ces subventions.

Le long de l'Oyapock et du Maroni, on peut voir de plus en plus de maisons fermées construites par des Brésiliens (les garimpeiros) et dans une moindre mesure par des Surinamiens. Il en découle une « brésilianisation » (et une « surinamisation ») des modes de construction, ce qui renforce la «créolisation » chapotée, bien sûr, par une très pesante influence occidentale. Un des exemples de mauvaise adaptation aux besoins des habitants est la trop petite surface de la terrasse protégée, seul lieu confortable l'après-midi. Beaucoup se construisent un petit carbet extérieur qui tiendra la place de l'ancien auvent comme lieu de la sieste et du lien social.

En se sédentarisant, les Amérindiens et les Noirs-Marrons ont apporté quelques éléments de confort à leur habitat qui à leur tour sont apparus insuffisants par rapport à d'autres modes d'habiter, d'où une politique d'aide au logement développée depuis 1980-1982, conformément à la Ligne Budgétaire Unique (LBU), créée en 1979.

Nous sommes donc en présence d'un éventail d'expériences de toutes sortes plus ou moins réussies. Un rapport demandé par la DDE avant les premières interventions disait déjà : « Les interventions en milieu amérindien de type sylvicole constituent une application directe des principes d'adaptation d'un produit aux besoins spécifiques d'une population » . Cependant, il a fallu beaucoup de ré-ajustages au fur et à mesure des opérations, les populations sont insatisfaites de ces modes d'habiter, alors que très souvent elles attendaient avec impatience d'intégrer un logement « moderne». Les premières opérations L.T.S. (Logements Très Sociaux), basées sur l'autoconstruction avec le support d'une entreprise eurent lieu a Camopi, Trois-Sauts et Saint-Georges de l'Oyapock. Les carbets construits à Camopi sont différents de ceux de Trois-Sauts dont les plans ont été corrigés après que l'on eut pris connaissance des plaintes des habitants des L.T.S. de Camopi. La volumétrie paraissait trop importante, on l'a diminué pour Trois-Sauts. Ce n'est qu'un exemple des modifications apportées après chaque expérience à l'expérience suivante. Ce n'est donc qu'après avoir vécu dans ces nouvelles constructions que l'on se rend compte des problèmes, la réflexion est quasiment toujours menée a posteriori au détriment du mode de vie et d'habiter, du confort et parfois même de la santé des habitants.

C'est à cette époque que les Amérindiens furent confrontés directement à une certaine forme de cloisonnement par la mise en place de garde corps plus ou moins ajourés. Les aspirations les plus répandues demandent aujourd'hui une ou deux pièces closes. Le désir de sécurisation des biens matériels peut être simplement satisfait par une surface de rangement aménagée et bien sûr, suffisamment aérée pour éviter le pourrissement (nous verrons le problème de l'adaptation des nouvelles constructions au climat dans la partie suivante).

Il y a un lieu incontournable dans la vie sociale des Amérindiens et des Noirs-Marrons : c'est la cuisine. Dans certains nouveau logement, elle est à l'intérieure de la maison, et les programmes de construction ont rarement pris en compte l'importance de la cuisine

communautaire. C'est un oubli, volontaire ou non, qui a des conséquences considérables sur l'organisation sociale du groupe.

2. Nouvelles techniques et problèmes qui en découlent

Comme nous l'avons vu les matériaux évoluent vers des matières pérennes. Le bois, et surtout le waï sont rejetés par les populations, le béton, le ciment, la tôle sont au contraire plébiscités.

On assiste partout à la «durcification» de l'habitat traditionnel existant et parfois à la mise en place des éléments de confort que constituent l'eau courante, l'électricité, les sanitaires, le réfrigérateur… La maison est « créolisée », elle est fermée, de plain-pied avec quelquefois un étage. Mais ces constructions ne sont pas adaptées au climat chaud et humide et encore moins aux modes de vie et d'habiter des habitants. Ce n'est que par l'usage que ceux-ci prennent conscience de cette inadéquation. Lorsque des toilettes sont installées au centre d'une maison, et qu'elles ne possèdent donc pas d'aération, nous pouvons alors parler d'aberration technique et architecturale. Certains bâtiments construits par l'administration connaissent des problèmes similaires : manque de ventilation en général et dans les salles d'eau en particulier.

L'obstruction de toutes les ouvertures qui permettaient la ventilation naturelle est très courante dans les anciens carbets. Quant aux nouveaux, beaucoup ne tiennent absolument pas compte de ce problème lors de leur conception, qu'il soit construit par des particuliers sans encadrement, par des entreprises publiques ou privées travaillant pour l'Etat. Les ouvertures ne sont pas suffisantes, mais la chaleur et l'humidité à l'intérieur du logement sont aussi dues à une mauvaise orientation de la construction par rapport aux vents dominants.

L'utilisation de parpaings et de béton dans la construction en sites isolés est rendue difficile par les lenteurs et les risques du transport, cependant, ce sont des matériaux que presque tous veulent pour leur maison. Attiré entre autres par leur pérennité, ils ne les entretiennent absolument pas, alors que même des matériaux de la sorte en ont besoin. Le principal problème réside en la totale absence de notion d'entretien chez les deux communautés, habituées à abandonner leurs anciens carbets lors du déplacement du village. La sédentarisation a donc sur ce point-là aussi de lourdes conséquences.

La tôle est aussi un matériau très mal adapté lorsque l'on ne l'utilise pas d'une manière réfléchie. Posée simplement sur une légère charpente en bois, elle rend la maison extrêmement inconfortable. Sous la tôle, elle se transforme en four pendant la journée et en caisse de résonance de tambour dès qu'il se met à pleuvoir…

Un autre problème se rencontre assez souvent : certaines constructions sont basées sur la hauteur sous-plafond de 2,50 m que l'on considère comme normative en « occident » et qui est en totale opposition avec les 1,30 m des parois verticales de la case Boni et avec les dimensions de quasiment tous les carbets amérindiens et noirs-marrons.

TRANSITION : On assiste donc à une véritable aspiration pour tout ce qui est « moderne » ou qui en a l'image, le problème est qu'elle n'est pas suffisamment encadrée par des autorités compétentes. Tous veulent des parpaings, de la tôle voire des bacs en acier, une salle d'eau, des espaces de rangement fermés, des chambres avec des lits… Les programmes de logements accèdent souvent à ces désirs, poussés par la volonté d'assimiler ces populations en leur inculquant « notre » mode de vie et surtout par l'idée que les normes et les règles de construction, d'hygiène, etc. ne peuvent que leur profiter. Ce n'est

que par l'usage que ces populations prennent conscience que cet habitat qui leur est proposé ne répond que partiellement à leur demande et surtout qu'il rompt complètement avec leur mode de vie et d'habiter.

3. SYNCHRETISME ENTRE TRADITIONS ET MODERNITE

A. Restructuration sociale et spatiale

1. Essai de conservation d'une forme d'organisation sociale traditionnelle adaptée à la modernité

L'administration française, voulant des interlocuteurs précis dans chaque communauté, a favorisé la constitution de nombreuses associations chez les Amérindiens. Les présidents de ces associations sont souvent de jeunes membres instruits. Ces formations existent donc en parallèle du pouvoir coutumier, ce qui peut engendrer des situations difficiles, puisque, fréquemment, leurs présidents essayent de prendre la place du chef du clan. Dans certaines communautés, les deux pouvoirs coexistent parfaitement s'étant réparti préalablement les tâches. Parfois, l'association se fait dans l'organisation clanique : le chef du village devient alors président de l'association.

Chez les Noirs-Marrons, la situation est moins problématique. L'Etat reconnaît les institutions traditionnelles, ou tout du moins, l'autorité du chef de clan que l'on appelle aujourd'hui le capitaine.

Quant à l'organisation spatiale, depuis quelques années, on tient enfin compte de l'importance des clans dans les programmes d'aménagement aussi bien dans des villages isolés qu'en ville, où les populations sont encore plus fragilisées. Ainsi à Sainte Rose de Lima, dans une communauté d'Indiens Arawak qui possède trois groupes familiaux, c'est en conservant la répartition de l'espace que le centre ORSTOM (Office de la Recherche Scientifique et Technique Outre-Mer) et le DDE envisagent en 1981de réaménager le village. On peut espérer que ces évolutions dans la réflexion qui concerne ces populations en difficulté vont permettre de sauver les cadres les plus importants de leurs organisations sociales et spatiales sans rejeter totalement les apports de l'influence dite occidentale (ce qui d'ailleurs est aujourd'hui complètement impossible).

2. Sauvegarde du lien social

Ce qu'il y a de plus urgent aussi bien dans les bidonvilles de Cayenne et des autres centres urbains du littoral que dans les villages isolés de l'intérieur, c'est le maintien des lieux de rencontre entre les habitants. Le lien social ne résiste pas ou très peu à la disparition d'espaces communs à toute la communauté ou de « pièces » de réception dans les maisons ou proches de celles-ci.

Les carbets communautaires sont donc absolument incontournables dans n'importe quel village ou quartier. Tous les programmes de constructions de logements sociaux ou de réaménagement de zones insalubres doivent impérativement les prendre ou les reprendre en compte, sous peine de détruire les cadres de vie traditionnels et de détériorer irrémédiablement l'organisation sociale de la communauté concernée. Le carbet communautaire est le lieu de l'échange par excellence : lieu de réunion pour les membres du

pouvoir coutumier mais aussi pour ceux de l'association du village, de la coopérative agricole ou encore de l'association qui s'occupe du soutien scolaire ou de l'alphabétisation et de la formation des adultes.

D'autres lieux paraissent très importants dans la vie sociale des Amérindiens et des Noirs-Marrons, ce sont entre autres la cuisine communautaire et l'espace consacré à la réception dans chaque maison. On voit donc les cuisines extérieures disparaître au profit des cuisines intérieures incorporées aux logements. Comme pour beaucoup de choses, ce n'est qu'après avoir vécu un certain temps dans ces constructions que les habitants prennent conscience de ce manque. De très nombreux petits carbets cuisine apparaissent à coté de celles-ci, souvent en bois avec une couverture en feuilles de waï. Lorsque ces cuisines extérieures sont communes à plusieurs maisons, on voit réapparaître certaines formes de liens sociaux traditionnels, les femmes et les enfants retrouvent leur lieu de rencontre favori.

Quant au rôle qu'occupait le rez-de-sol dans les carbets sur pilotis ou l'auvent dans les autres cas, il est aujourd'hui attribué à la terrasse protégée ou parfois à un autre petit carbet annexe lui aussi en feuilles de waï pour le confort phonique et thermique de ceux qui en profitent. Cette terrasse est extrêmement importante dans tous les logements fermés. Même les métropolitains en poste en Guyane et surtout dans l'intérieur réclament une terrasse couverte, protégée du soleil et de la pluie. Beaucoup de L.T.S. et de logements de fonction ont été construits avec des terrasses trop petites pour étendre un hamac voire pour s'y tenir confortablement sur une chaise… Ces erreurs doivent absolument être évitées, ces espaces étant les seuls à être à la fois confortables pendant la journée (en particulier l'après-midi) et socialement indispensables à la vie sociale des habitants.

En ville, une chose est trop souvent oubliée par les décideurs lors du réaménagement d'un quartier d'habitations spontanées par exemple, ce sont les espaces verts. Les populations noires-marronnes et amérindiennes habituées à vivre dans la nature sont perturbées par son absence dans leurs quartiers. Les espaces verts sont des lieux de socialisation indispensables pour ces communautés déjà fragilisées par le changement total du cadre de vie. Ils permettent aussi l'aération indispensable à ces quartiers très souvent surpeuplés.

L'importance des espaces communautaires est donc aujourd'hui reconnue. Par leur conservation ou leur remise en place, on peut espérer la pérennisation des liens sociaux et d'une organisation sociale encore le plus possible traditionnelle tout en étant adaptée aux modes de vie d'aujourd'hui.

B. Adaptation des techniques de construction aux modes d'habiter actuels

1. Recherche de matériaux et de techniques adaptés aux besoins d'aujourd'hui

La question la plus importante est celle du véritable confort, et non de l'image de celui-ci colportée entre autres par la télévision. En milieu tropical humide, les maisons fermées avec un système de ventilation insuffisant et non-climatisées ne sont absolument pas confortables à vivre. Si on y ajoute un toit en tôle, cela devient même insupportable. Et si, en

plus, les concepteurs ou celui qui s'est construit sa maison ainsi, ont omis de faire une terrasse protégée suffisamment grande, le logement n'est plus vivable. L'adaptation au climat est donc indispensable. Les modes de construction et les matériaux traditionnels, bien qu'en adéquation avec le milieu naturel, ne peuvent pas être repris tel quel, cela serait considéré comme une régression, ce qui n'est pas totalement faux. Il faut donc aller de l'avant sans oublier pour autant le passé, c'est donc une sorte de compromis qu'il faut trouver.

Ainsi la charpente en feuilles de waï ne peut pas être réintégrée dans les pratiques constructives, sauf dans le cas d'un carbet communautaire par exemple, ou d'un lieu particulier. La toiture en bardeaux de wapa semble être une solution adaptée à une région où la quantité de bois disponible est très importante. Elle répond à la demande des milieux isolés mais peut aussi être utilisée en ville. Ses qualités phoniques et thermiques sont très proches de celles du waï, et elle possède une très grande longévité, que l'on estime à 50 ans, et une bonne résistance à la pourriture et aux attaques d'insectes. De plus, le wapa est l'essence potentiellement commercialisable la plus abondante : elle représente à peu près 20% du volume de bois sur pied.

La tôle n'est pas à rejeter totalement, une surtoiture de bardeaux sur celle-ci apporte les qualités thermiques, phoniques et esthétiques qui manque à la tôle tout en conservant l'image de modernité réclamée par beaucoup. L'étanchéité est alors assurée par la tôle, on n'est donc pas obligé d'observer les règles d'une couverture en bardeaux, c'est-à-dire 40 à 45° d'inclinaison, ce qui implique une volumétrie plus importante et une triple épaisseur et donc une charpente plus lourde et plus importante. Cette solution offre l'avantage d'une production locale ce qui n'est pas le cas des plaques de contreplaqué qui résistent mal aux attaques des insectes et de l'humidité, en plus d'un transport mal aisé. En bref, ce combiné tôle-bardeaux a tous les avantages de la toiture en bardeaux, tout en étant moins chère et plus légère (elle présente aussi de meilleures performances qu'une sous-toiture ou un faux plafond). L'exemple de la charpente montre bien que certains compromis peuvent être tout à fait bénéfiques.

Dans un territoire où les transports restent difficiles, les solutions qui paraissent les plus évidentes sont d'utiliser des modes de construire les plus adaptés possibles à un approvisionnement quasi-exclusivement local. En général, le bois est un matériau rejeté par les habitants car il traîne derrière lui l'image d'un habitat médiocre. Pourtant s'il est traité et utilisé convenablement, il possède de nombreuses qualités. Un bois séché ayant subi un traitement par trempage (moyen le plus économique de le protéger de l'humidité et des insectes) peut participer à une ossature bois de bonne qualité et durable.

Dans tous les cas, les constructions en bois guyanais profitent au marché local ce qui n'est pas le cas pour le béton qui n'est pas indispensable, pas même pour les fondations qui peuvent aussi être effectuées en bois. C'est ce qui a été fait à Trois Sauts pour pallier le manque de granulats pour les bâtiments de France Télecom sans qu'il y ait de problème de structure.

A La Réunion, le groupe TOMI a mis au point le système EXN utilisant le bois et la tôle selon une technique simple à mettre en œuvre. Ce sont des maisons à ossature bois en kit à monter par l'habitant, cela pourrait être une solution adaptée aux sites isolés comme aux bidonvilles en Guyane. Plus généralement, l'ossature en bois peut être préfabriquée en atelier, ce qui réduit considérablement la durée du chantier et donc les coûts de construction. La légèreté d'une maison à ossature bois (environ cinq fois moins lourde, à surface de plancher équivalente, qu'une maison en maçonnerie) est particulièrement bien adaptée à des terrains difficilement constructibles et permet une diminution des fondations. Ainsi, un concours pour l'étude et la mise au point de systèmes constructifs par composants standardisés, en vue de la réalisation ultérieure de maison à ossature bois (M.O.B.) a été lancé en 1985 par plusieurs organisme guyanais, par la DDE, et avec la participation financière du Ministère de l'Urbanisme, du Logement et des Transport.

Quant au problème de la ventilation, il faut absolument y prendre garde lors de la conception d'un logement, surtout en milieu isolé. Il est impossible d'installer la climatisation dans toutes les constructions, pour deux raisons. D'abord, parce que toutes les habitations de Guyane n'ont pas l'électricité (que ça soit dans les bidonvilles tout proches du centre de Kourou ou dans les petits villages au fin fond de la forêt), ensuite parce que l'installation et le fonctionnement de ce système coûtent très chers. La ventilation naturelle est donc une solution économique et qui peut être parfaitement efficace. Pour cela, la construction de la maison doit prendre en compte la direction des vents dominants, la pente, la densité végétale et la distance des bâtiments voisins. Le logement ne doit pas être totalement fermé comme on le voit souvent. Le dessin et l'orientation de la maison, l'aménagement intérieur et l'organisation du plan dans le cadre de constructions groupées conditionnent une bonne ventilation naturelle. Il existe bien sûr des sites défavorables, les zones sous les vents des collines par exemple ou bien celles qui sont au vent en pied de colline, les zones dépressionnaires ou les vallées mal orientées par rapport aux vents dominants. D'autres au contraire sont particulièrement favorables, c'est le cas des dépressions et vallées orientées dans la direction des vents dominants ou encore des zones au sommet des collines où le contournement de l'obstacle donne lieu à une accélération du vent. L'effet de site positif peut être amélioré lorsque la pente de la toiture est opposée à celle du sol. Les constructions traditionnelles étaient en général bien ventilées, ce qui a été perdu lors de la fermeture des espaces, des planches et des volets pleins ont ainsi remplacé les ouvertures qui permettaient la bonne ventilation des lieux. Et trop souvent les nouvelles constructions ne répondent pas correctement à ce besoin. Cependant, on peut voir ces dernières années une réelle prise en compte du problème dans les projets de réaménagement de village par exemple.

Le véritable confort (thermique, phonique…) peut donc être obtenu par la réutilisation de certaines techniques et matériaux traditionnels, lorsque la situation le permet (site positif pour une ventilation naturelle…). Mais les compromis entre ceux-ci et les modes de construire dit « modernes » permettent très souvent de trouver les solutions les mieux adaptées, en même temps aux milieux naturels et aux modes de vie qu'aux désirs de chacun (modernité, esthétisme…).

2. Avancées difficiles de l'hygiène

Malgré toutes les erreurs commises, on ne peut dire que l'évolution des modes d'habiter des Noirs-Marrons et des Amérindiens n'ait eu que des côtés négatifs. Les conditions d'hygiène ont considérablement progressées, même s'il y a encore beaucoup à faire. L'espérance de vie qui augmente, le taux de mortalité infantile qui baisse, etc. sont de bons révélateurs de ce phénomène.

Les besoins ont évolué et se sont étendus par l'apport d'éléments (positifs et négatifs) du mode de vie occidentale. Ainsi, l'introduction du moteur puis des produits détergents et des engrais chimiques, même en faible quantité, a pollué (surtout dans le cas d'agglomération « importante ») les rivières et les fleuves qui étaient jusque-là le lieu des ablutions mais aussi de la pêche, et surtout celui de l'approvisionnement en eau pour la consommation humaine. Un point d'eau potable doit donc être impérativement fourni à chaque village que cela soit un puits ou une citerne reliée à un système récoltant les eaux de pluie. La revendication la plus souvent exprimée, celle du point d'eau courante dans le logement, pourrait être satisfaite si la question des eaux usées était bien gérée. Dans les zones isolées où l'utilisation des détergents est encore plus que rare, il serait possible de

canaliser les eaux usées et d'en irriguer les cultures : une eau savonneuse pourrait ainsi nourrir des bananiers sans polluer le sol.

L'utilisation de matériaux comme les agglomérés ou le béton lavé préfabriqué parfaitement adaptés à la construction de sanitaires ou encore de douches satisferait le désir de modernité de certains tout en permettant une restriction de leur utilisation à ce type d'installation. Il est à noter que l'on peut intégrer un tel bloc à une structure bois, on en trouve l'exemple dans les logements des instituteurs de Grand-Santi.

Les sanitaires peuvent paraître un élément de simple confort puisque depuis toujours les feuillets ou la nature ont été les lieux privilégiés des Amérindiens et des Noirs-Marrons pour les besoins naturels. Et ils le restent dans une très large mesure. Mais le développement démographique important de certains villages devenus bourgs ou de quartiers d'habitat spontané en ville ou à proximité rendent obligatoire l'installation de toilettes et d'un système d'évacuation des eaux-vannes. Les pratiques traditionnelles, feuillets chez les Noirs-Marrons du Maroni, fleuve chez les Amérindiens, nécessitent une évolution qui devrait être guidée par un apprentissage. Cependant dans les écoles qui sont équipées, les sanitaires « normalisés » sont rarement en état de fonctionnement et sont peu utilisés. Dans l'habitat, l'emplacement des toilettes est très important car le problème de ventilation est primordial. Il est possible d'observer dans certaines constructions récentes une implantation des sanitaires au milieu du bâtiment, ce qui est une aberration dans une région au climat tropical humide. La fosse septique n'est pas non plus une solution, en tous cas à court terme. Elle suppose un entretien qui doit faire l'objet d'un apprentissage puisque l'entretien des biens matériels n'est pas une notion acquise. Le double feuillet semble être une solution intermédiaire à retenir pour les zones où il n'y a pas l'eau courante ou seulement ponctuellement. Mais sera-t-elle acceptée ? Ce n'est pas du tout certain. Il faut donc être très prudent dans l'implantation de blocs sanitaires. Dans les cas de logements groupés, ils ne pourront être que collectifs. Ce n'est que lorsque la population a déjà été sensibilisée à la question, par exemple dans des zones d'accès plus facile, ou plus près des côtes que l'on peut envisager l'intégration des toilettes au logement. Bref, il semble préférable de faire évoluer les choses petit à petit selon le niveau de développement et les disponibilités techniques de l'endroit.

Donc, l'hygiène avance mais par étapes. Cette évolution doit impérativement s'accompagner d'un apprentissage aussi bien sur les soins corporels que sur l'utilisation et l'entretien d'un nouveau matériel.

C. Apprentissage de nouveaux modes de vie entre traditions et modernisme

1. Apprentissages techniques indispensables

« Apprentissage » est un des principaux mots clefs de cette étude. De nouveaux modes de vie, de construire, d'habiter ne peuvent être sainement acceptés que par une évolution lente (ce qui n'est pas du tout le cas ici) ou par un apprentissage encadré. L'encadrement est quasiment obligatoire lorsqu'il s'agit de techniques, de matériaux, d'inventions et de toute autre chose venant de « l'occident », mais souvent l'adaptation se fait sans aide extérieure et de façon très inventive. Le « passage » d'un mode de vie à l'autre

peut ainsi se faire en douceur sans l'apport d'un encadrement, l'apprentissage se fait alors spontanément, mais très souvent le besoin s'en fait sentir.

Les sanitaires et les fosses septiques, par exemple, se rencontrent de plus en plus dans des communautés qui parfois ne connaissaient même pas le système des feuillets. Pour qu'ils soient utilisés et entretenus, on doit mettre à leur disposition une sorte de mode d'emploi lors de l'installation. Ce « mode d'emploi » peut même prendre la forme de cours. Dans le cas du béton, qui fait partie des requêtes les plus fréquentes, la fabrication n'est pas évidente. Beaucoup en font avec des dosages approximatifs, ce qui peut altérer considérablement sa durabilité. Là aussi, il faut une transmission des connaissances techniques.

Inculquer la notion d'entretien est un important défi pour l'administration. Les Noirs-Marrons et les Amérindiens étant des populations nomades à l'origine, la réparation, la réhabilitation de constructions (ou d'autre chose) ne font que très peu partie de leurs cultures. Les villages étaient abandonnés tous les dix ans en moyenne et laissés à l'abandon, un carbet dont un des occupants mourrait était détruit. Le désir de pérennité doit ainsi s'accompagner de l'apprentissage de techniques d'entretien mais aussi et surtout de la notion même d'entretien.

2. Appropriation d'un nouvel habitat

Les Noirs-Marrons et les Amérindiens, ou en tous cas la plupart d'entre eux, vivent aujourd'hui dans des constructions qui sont le résultat d'un véritable syncrétisme entre les modes de vie, de construire et d'habiter traditionnels et modernes. Ce « compromis » doit être bien dosé sous peine d'inadaptation au bâti et de dérèglements trop importants du mode de vie. Il y a, de toutes façons, un réel besoin d'appropriation de ce nouvel habitat. C'est un véritable travail qui peut être parfois facilité par un certain encadrement. Mais, l'habitant n'a pas toujours besoin d'aide. Quelques-uns continuent par exemple à décorer leur maison de façon traditionnelle, tout en privilégiant la peinture à la marqueterie. Mais beaucoup semblent un peu perdus, on leur livre parfois des maisons complètement différentes de leurs habitations traditionnelles à la conception et à la construction desquelles ils n'ont pu participer.

Ces situations-là surviennent de moins en moins car les programmes de constructions essayent d'une part de s'adapter aux modes de vie traditionnels, d'autre part d'associer les habitants à leurs projets. Le Logement Evolutif Social (L.E.S.) a ainsi pour but de construire des logements à faible coût en accession à la propriété et dont les aménagements intérieurs et les finitions sont réalisés par l'habitant. Les L.E.S. en autoconstruction sont une solution assez souple, car les aides sont prévues pour la construction de logements destinés à des populations ayant des modes de vie particuliers, acceptant de participer aux travaux et résidant dans des zones difficilement accessibles. Le degré d'intervention de l'attributaire peut être modulable, mais il doit être clairement défini dès le début. Il est même envisageable de créer un projet adapté à l'architecture locale traditionnelle et au mode de vie de la population concernée, tout en prenant en compte le milieu naturel. Chaque situation est différente (population, contraintes physiques…), il est donc préférable de pouvoir adapter les programmes à chaque cas en particulier.

De nombreux écueils freinent les constructions. Le problème de la surface est délicat lors de la conception de ces L.E.S.. Doit-on prendre en compte les grands-parents encore en vie ou les jeunes couples vivant encore sous le toit parental pour calculer le nombre de m² à attribuer à une famille ? Mais, la difficulté principale de ce genre de programme réside dans

les pièces à fournir pour la constitution d'un dossier de demande. La fiche familiale d'état civil par exemple ne peut pas toujours être fournie, beaucoup n'ont pas de papier; on trouve aussi fréquemment des erreurs de noms, des livrets de famille en double dans les cas de bigamie, etc.…Dans une *Etude pour un habitat adapté aux sites isolés de Guyane* réalisée pour le CAUE et de la DDE, il est proposé d'« alléger » les dossiers, ce qui semble pouvoir accélérer la mise en œuvre des programmes, les populations sont souvent en attente depuis plusieurs années à cause de ces difficultés de constitution des dossiers.

L'autoconstruction et l'autogestion, toutes deux encadrées et subventionnées, paraissent être des solutions adaptées aux populations amérindiennes et noires-marrones. Ces aides correspondent bien à leurs mentalités et à leurs cultures : l'homme doit être le bâtisseur de sa maison. Elles réduisent aussi le phénomène de l'assistanat, lié à la notion de « logement-cadeau».

Pour que les objectifs de ces programmes soient atteints, il faut s'assurer que le contrat sera rempli, c'est-à-dire que le futur habitant terminera les travaux. Mais bien qu'il n'accède à la propriété que lorsque le chantier est fini et après une dizaine d'années d'occupation, beaucoup de maisons restent telles que les entreprises les ont laissées. L'étude précédemment citée parle de l'application d'une solution déjà appliquée à Mayotte, les programmes comprennent l'obligation de l'accédant de réaliser lui-même certaines parties de son habitat, phases indispensables avant l'intervention du maître d'ouvrage sur le reste de la maison.

Des efforts particuliers doivent essayer de permettre une appropriation du logement par ces populations, l'acceptation de ces nouveaux modes d'habiter sont une priorité. Le contraire engendre un malaise profond chez les habitants, malaise que l'on peut au moins essayer de minimiser.

CONCLUSION

Les modes de vie des Amérindiens et des Noirs-Marrons ont considérablement évolué en l'espace de quelques décennies, ces populations sont aujourd'hui entre deux cultures, deux mentalités extrêmement différentes l'une de l'autre. Les traditions, dont les organisations sociales et spatiales, les modes d'habiter et de construire, le rapport collectif à la terre, se sont transformées assez brutalement sous les influences occidentales. Il s'agit aujourd'hui de retrouver un équilibre entre tradition et modernité, une position intermédiaire entre le repli stérile sur une tradition maintenant inadaptée aux modes de vie actuels et le désir effréné de vivre selon l'image de modernité et de confort véhiculé entre autres par la télévision mais aussi par les migrations vers la côte. Dans l'idéal, il faudrait adapter les modes de vie et d'habiter traditionnels à un « confort » minimum comprenant école, hygiène et participation limitée à l'économie de marché (vente de produits artisanaux…).

Le passage d'un mode de vie à un autre devrait s'accompagner, et cela même a posteriori, d'un véritable apprentissage. Si l'on peut encadrer une évolution qui, de toutes façons, est aujourd'hui inévitable, la transition s'opèrera plus facilement. Les populations amérindiennes et noires-marrones semblent pour l'instant peu aptes à juger de la pertinence du concept de confort véhiculé par les mauvais modèles que sont entre autres certains logements de fonction construits il y a déjà quelques années. Ce n'est que par l'usage qu'ils prennent conscience de l'adéquation ou de l'inadéquation de ces logements avec leurs modes de vie. L'aspiration à la modernité doit être écoutée et entendue par les organismes publics et les professionnels tout en étant sérieusement contrôlée par ces derniers pour éviter les erreurs qui peuvent avoir des conséquences très importantes puisque la transformation du mode d'habiter influe sur la vie sociale et sur l'état psychologique de chacun.

L'analyse de l'évolution de la conception et des techniques de construction de l'habitat fait apparaître des différences entre Amérindiens et Noirs-Marrons. Mais le fond des problèmes reste semblable du fait des influences que ces communautés ont eu l'une sur l'autre pendant des centaines d'années, de leur isolement commun et surtout en raison des réactions assez proches face à la confrontation brutale avec le mode de vie occidentale. S'il paraît donc nécessaire de dissocier les modes d'intervention selon la communauté concernée, la démarche doit rester la même : sensibiliser les populations à la résolution des problèmes engendrés par la modernité qui influe irrémédiablement sur leurs modes de vie et d'habiter.

De nombreuses questions relatives aux modes d'habiter et au modernisme en Guyane restent à explorer. Qu'en est-il des autres communautés qui se partagent ce territoire avec les Amérindiens et les Noirs-Marrons ? Comment résoudre les difficultés de transport ? Comment former une main-d'œuvre qui existe, mais qui manque de techniciens qualifiés ? Quelles sont les conséquences sur l'environnement de l'approvisionnement de tous en eau courante et en électricité, des problèmes posés par la raréfaction des matériaux de construction traditionnels dont le waï ou encore des propositions de constructions massives en bois de Guyane ? La question du foncier méritait aussi d'être soulevée plus amplement, la division en parcelles distinctes d'un espace considéré comme appartenant à un groupe semble ainsi avoir de très lourdes conséquences.

Il ne s'agit là que de quelques problèmes cités à titre d'exemple, il en est sans doute d'autres aussi importants qui n'ont pu être intégré à ce travail.

BIBLIOGRAPHIE

1. *Construire en bois de Guyane.* Cayenne, CAUE Guyane, 1986.

2. *Cycles migratoires et habitats spontanés dans la Caraïbe, Rapport de recherche 1988,* Hublin (Anne), Paris, 1989.

3. *Du bidonville au logement social, L'accès des immigrés haïtiens à l'habitat en Guyane française*. Gallibour (Eric), Projet PIR Ville, Laboratoire de sociologie de la santé, Université de Bordeaux II, 1995

4. *Etude pour un habitat adapté aux sites isolés de Guyane*. Brasselet (Franck), Chevalier (Yves), Joseph (Jean-Pierre), Aubert (Carol), Cayenne, CAUE Guyane et DDE Guyane, 1996.

5. *Guide sur la climatisation naturelle de l'habitat en climat tropical humide,* Tome 1 : *Méthodologie de prise en compte des paramètres climatiques dans l'habitat et conseils pratiques,* Paris, CSTB, 1992.

6. *Guyane 1997 : état des lieux et propositions, Rapport à Monsieur le Secrétaire d'Etat à l'Outre-Mer,* Merle (Jean-François), oct. 1997.

7. *Guyane : la « subdi » du fleuve.* Equipement magazine, n°118, oct. 2000.

8. *Habiter la ville outre-mer,* Europandom, concours international d'architecture, 2000.

9. *Kourou Bilan Diagnostic Pré-DSQ,* Groupe Huit, Ministère de la ville, Région Guyane, Ville de Kourou, mars 1991.

10. *La communauté Arawak de Sainte Rose de Lima (Commune de Matoury), Situation actuelle et perspective,* Grenand (Pierre) et al., Cayenne, centre ORSTOM, pour le compte de la DDE Guyane, 1981.

11. *La France d'Outre-mer.* Girbas (Jean), Géo, n°282, août 2002.

12. *Les logements dans les Départements d'Outre-Mer, Rapport au Premier ministre.* Bertile (Wilfrid), Paris, La Documentation Française (coll. Les rapports officiels), mars 1984.

13. *Les territoires de l'exclusion,* volume II *Atlas, Ile de Cayenne, Saint-Laurent du Maroni. Etude urbaine et socio-économique des phénomènes de l'habitat informel sur le littoral de Guyane.* Aubert (Carol) et al., Ministère de l'Equipement, des Transports et du logement, DDE Guyane, oct. 1998.

14. *Logement et habitat en Guyane française : bibliographie (1948-2001).* Emmanuel De Lescure, avec la collaboration de Elkana Joseph et Françoise Porchet, 2002.

15. *Patrimoine régional et aménagement rural en Guyane française*. Chérubini (Bernard), Les Cahiers d'Outre-Mer, n°164, 1998.

16. *Pratiques sociales et territoires*. Actes du séminaire Iles de la Réunion du 26 au 28 mars 1997, DDE, Délégation Régionale Interministérielle à la Ville, CAUE.

17. *Vouloir la ville, Du « business » à la citoyenneté en Guyane Française,* Réginensi (Catherine), éd. De l'Espérou, école d'architecture Languedoc-Roussillon, 1996.